

La démarche photographique de Clément Delaude

Ce qui distingue Clément Delaude des autres photographes, ce ne sont pas seulement ses intentions, son regard, sa maîtrise technique ou son appareillage – toutes choses assumées mais attendues –, c'est sa démarche. Au sens propre, ce mot désigne une façon de marcher ; au figuré, une manière d'avancer, de poursuivre un objectif en progressant avec méthode. Une démarche implique une quête, une orientation et un déplacement délibéré vers la chose que l'on cherche. D'où le troisième sens du mot : on entreprend une démarche auprès de quelqu'un dans l'intention d'obtenir de lui quelque chose.

En tant que chercheur en chimie des plantes et ethnobotanique, Clément Delaude sait qu'une démarche scientifique requiert d'établir un protocole rigoureux passant par l'observation des faits, leur analyse au regard des théories existantes et une synthèse qui certifie la qualité des résultats obtenus et leur reconnaissance par les pairs. À l'opposé, en tant qu'amateur d'art (africain notamment), il sait aussi qu'une démarche artistique consiste à déterminer ses propres conditions d'expression et à s'écarter des normes en vigueur pour exprimer une vision du monde qui soit personnelle. Sa démarche photographique s'inscrit précisément entre ces deux pôles.

Photographe autodidacte et amateur au sens le plus noble du terme – il pratique la photographie par passion, sans être payé pour le faire –, sa démarche se caractérise par la conjonction de ce que la plupart des photographes s'évertuent à distinguer. Elle est synthétique et multimodale, physique et intellectuelle, aléatoire et méthodique, scientifique et humaniste, anthropologique et artistique. À l'exprimer ainsi, on pourrait croire que son approche est incertaine, si pas confuse, hésitant entre des démarches contradictoires. Tout au contraire, son talent réside précisément dans la façon dont il parvient à intégrer des pratiques distinctes de la photographie dans une même démarche unifiée qui soit tout à la fois clairement scientifique, documentaire et artistique. Connaissant l'histoire de la photographie et de l'anthropologie visuelle, il a ses auteurs de référence : le cinéaste anthropologue Jean Rouch et le photographe ethnologue Pierre Vergé. Mais son parcours personnel est différent de celui de ses maîtres. Alors que Vergé est d'abord un photographe qui, par ses nombreux voyages des deux côtés de l'Atlantique acquiert ensuite des connaissances anthropologiques sur la diaspora africaine au Brésil, Delaude est d'abord un scientifique qui ne dissocie pas la photographie de ses travaux sur les plantes médicinales ni de sa connaissance de la médecine traditionnelle en Afrique.

Chimiste de formation, chercheur et professeur aux universités de Liège et de Kinshasa, Clément Delaude consacre ses recherches à la chimie des plantes médicinales en Afrique sub-saharienne. Dans tous les pays où ses travaux le conduisent, principalement au Congo-Zaïre de 1962 aux années 1980, il va à la rencontre des guérisseurs qui pratiquent encore dans les villages ou qui, reconnus officiellement comme « tradipraticiens », se sont installés dans les quartiers populaires des grandes villes africaines. Le chimiste espère ainsi obtenir quelques informations utiles sur les plantes

qu'utilisent les guérisseurs pour soigner leurs patients. À cette démarche scientifique, menée méthodiquement, le photographe adjoint sa pratique documentaire. Il photographie les remèdes proposés sur les marchés : les plantes, les graines, les fruits, les écorces, les racines, les potions, les crânes de singe, les fétiches, etc., accompagnés chacun d'une étiquette griffonnée sur un carton expliquant la fonction du produit. De même, il photographie les enseignes peintes sur les murs des maisons ou sur des panneaux de bois disposés le long de la route et qui informent le passant de tous les maux que le tradipraticien est supposé traiter. Une nomenclature surprenante, sans cohérence scientifique bien sûr, qui tient plus de l'inventaire à la Prévert que d'un curriculum de compétences. Parfois le guérisseur a fait peindre son portrait sur l'enseigne. À la demande du photographe, il accepte de prendre la pose devant son petit commerce, à côté de son enseigne et de son portrait peint, ce qui donne au document photographique une dimension qui n'est plus seulement informative mais humaine, à la fois personnelle et culturelle, singulière et générale. Une telle démarche documentaire ne va pas sans rappeler celle des maîtres du genre — on pense notamment à Walker Evans photographiant des affiches, des salons de coiffure ou les devantures des drugstores américains dans les années 1930.

Clément Delaude sait que les guérisseurs gardent jalousement leurs secrets et qu'il ne suffit pas de les leur demander pour qu'ils les divulguent. Il est patient et s'intéresse de près à leur art de guérir. Le chimiste coiffe alors la casquette de l'anthropologue. À plusieurs reprises, il leur rend visite et observe attentivement leurs pratiques. Ayant acquis leur confiance, parfois même leur amitié, il parvient non pas à faire oublier sa présence (c'est impossible) mais à la faire accepter, à la rendre usuelle, à faire partie de la famille. Il photographie les femmes internées chez Mama Ikole, une guérisseuse d'origine Mongo qui pratique le rituel zebola guérissant la maladie du même nom, un mal mystérieux accompagné de troubles divers (stérilité, troubles cardiaques, diabète, etc.), qui frappe essentiellement les femmes et que la médecine occidentale ne parvient pas à soigner. Dans la grande cour où elles vivent comme au village, vaquant à leurs occupations ménagères quotidiennes, Delaude parvient à faire oublier qu'il est un homme, blanc de surcroît. Rien de spectaculaire dans ces scènes de vie quotidienne, si ce n'est la marque au kaolin que les malades portent sur le front et les corps fardés au *ngula*, un colorant magique destiné à les protéger des mauvais esprits. Mais l'essentiel est là : la vie communautaire traditionnelle, l'isolement dans un univers exclusivement féminin, une alimentation régulée par les plantes médicinales. Vient ensuite l'apprentissage de la danse rituelle zebola, une danse de possession qui s'exécute en public, qui doit envouter la malade et la libérer de ses maux.

Chez Mandefu, un « spécialiste en maladies mentales » — un bel homme au port altier, portant lunettes et belle chemise, dont Delaude tire un beau portrait — il observe les patients qui se reposent à l'ombre du seul petit arbuste qui pousse au centre de la parcelle de sable gris, entourée de bâtiments en blocs de béton gris. Une femme que

l'on dit possédée par les esprits se met à pousser des cris plaintifs, ôte son pagne, s'allonge sur le sol, tremble de tout son corps, se contorsionne, bave, se déchaine puis tombe face contre le sol. Une autre fois, c'est un jeune homme qui s'agite, court pour échapper au guérisseur, fait des gestes obscènes. Il nargue Mandefu qui, avec son assistant, s'empare du malade, le jette brutalement sur le sol et lui administre une potion⁸. La scène est violente. Le photographe est là pour la saisir, tout près, aussi près qu'aurait pu l'être un Robert Capa qui disait « si la photo n'est pas bonne, c'est que vous n'êtes pas assez près ».



Invité par le guérisseur Mayele à la cérémonie organisée à l'occasion de la sortie d'un malade considéré comme guéri après plusieurs semaines de soins, le photographe-anthropologue, qui a compris la leçon de Jean Rouch, sait que sa présence et son appareil vont modifier inéluctablement la scène à laquelle il assiste. Photographier cette cérémonie exige d'y revenir à plusieurs reprises, de s'y inscrire, d'y prendre part avec son instrument magique, le Leica du photographe valant bien la lancette et le fouet tue-mouche du guérisseur. L'appareil saisit tous les aspects et toutes les phases du rituel, les musiciens, les danses des femmes dont certaines, anciennes malades revenues à cette occasion, entrent en transe et s'échappent dans un autre monde. Tout en restant discret, le photographe n'en est pas moins au cœur de la scène, ne cherchant pas à faire comme s'il n'était pas là. Surtout ne pas tricher, accepter que le guérisseur surjoue devant la caméra, bondisse, saute, danse, rie et boive sans doute plus que de coutume. Qu'importe puisque de toute manière le rituel a été préparé par lui comme un spectacle auquel participe l'assemblée.

Ci-dessus :
Un patient de Kisoma Mandefu, étendu à même le sol de la cour du guérisseur, à côté de la décharge.

8. On trouvera une description plus précise de ces scènes spectaculaires dans l'ouvrage de Clément Delaude, *Afrique. Guérisseurs, plantes médicinales et plantes utiles*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004, pp. 108-109.

Ne pas tricher, c'est aussi regarder les autres en face, les yeux dans les yeux. Sur une route du Katanga, Delaude croise trois hommes qui emmènent un quatrième dont les pieds sont entravés, signe qu'il souffre d'une maladie (mentale peut-être) et que ces trois hommes sont des guérisseurs. Deux d'entre eux portent des colliers et des bonnets de perles multicolores. Leurs yeux malicieux sont cachés derrière des rangs de perles colorées qui descendent du bonnet pour les protéger des insectes. Delaude photographie en gros plans ces visages intrigants au regard méfiant. L'anthropologue, ici, devient portraitiste, un portraitiste ambulancier qui ne s'encombre pas d'un studio mais qui est capable de saisir la meilleure expression d'un visage au moment même où il le rencontre. C'est ici que le photographe excelle, comme on peut s'en rendre compte face aux nombreux portraits qu'il prend des guérisseurs et de leurs patients, mais aussi d'autres personnes rencontrées au hasard de ses pérégrinations.

À côté de sa prospection méthodique de la médecine traditionnelle et de son regard attentif aux moindres détails des rituels qu'il observe, il y a donc, dans la démarche du photographe, une place laissée à ce qui advient. Son Leica toujours à portée de main, Delaude sait que l'imprévu peut lui fournir des images que son investigation pourtant systématique ne lui aurait pas permis de découvrir. C'est en cela qu'il est un photographe à part entière et pas seulement un chercheur qui photographie ses objets. L'œil aux aguets, il élargit considérablement son champ d'investigation premier, bien au-delà de la recherche sur les plantes médicinales des guérisseurs, et y intègre, entre autres manifestations sociales, les nouvelles pratiques religieuses. Sur la route de Likasi, au sud Katanga, Delaude rencontre une congrégation de Bapostolo pratiquant son culte en plein air. Cette église apostolique indépendante, fondée au Zimbabwe en 1932 par John Maranke, invite ses fidèles à se comporter comme les apôtres du Christ. Les Bapostolo portent des robes blanches à l'instar des anges qui seraient apparus à John Maranke et qui leur permettent de faire l'expérience extatique de l'entrée au Paradis durant la célébration elle-même. Le culte se compose de prières, de chants, de lectures des passages de la Bible, de prêches et d'instructions morales conduisant les fidèles sur le chemin de la purification. Si certains fidèles malades ou stériles espèrent obtenir une guérison, on comprend que les prêcheurs de cette église ne sont en rien des guérisseurs. Mais le photographe est frappé par la ressemblance analogique entre les rituels, les costumes, les incantations, les prescriptions et on comprend, à comparer les images, que, sous leurs formes apparentes, ce qu'il y a de commun entre un culte apostolique et un rituel de guérison, c'est la croyance.

Conscient que la photographie est sans doute la meilleure façon de rendre compte de ce phénomène d'interférence syncrétique entre les rituels coutumiers et les croyances d'origine chrétienne, Delaude photographie à Kinshasa les rituels de guérison de Mampuya dont on dit qu'il est habité par le Saint-Esprit. Dieu l'aurait déclaré prophète. Entouré de ses disciples, accompagné d'un chœur de chanteuses, il célèbre un culte chaque dimanche, au cours duquel il écoute des confessions, délivre les possédés des esprits maléfiques et guérit les malades.

L'ensemble des images collectées (en couleurs et en noir et blanc) constitue une exceptionnelle documentation visuelle sur les liens confus entre médecine traditionnelle et médecine occidentale, entre croyances ancestrales et christianisme, entre guérisseurs héritiers d'un vrai savoir sur les propriétés des plantes médicinales et charlatans exploitant la crédulité populaire. Cet ensemble témoigne en même temps d'une remarquable qualité photographique, alliant la rigueur du cadrage et de la composition au sens de la couleur (en particulier dans la mise en évidence des tissus) et du contraste lumineux. Mais ce qui fait la qualité primordiale de l'œuvre de Clément Delaude, et qui est indissociable de sa personnalité chaleureuse, c'est la délicatesse avec laquelle il approche les visages, capte leur expression douce même dans les situations pénibles et accroche leur regard. Tout portrait est un dialogue visuel qui naît d'un échange de regards, d'un accord souvent tacite mais nécessaire entre le photographe et son modèle. Tous ces hommes et femmes que Clément Delaude a photographiés ne se sont ni détournés par crainte ou timidité, ni exhibés par orgueil. Ils lui ont juste offert leur visage serein et souriant. Ces yeux qui ont fixé Clément Delaude à ce moment précis de la prise de vue, aujourd'hui nous regardent. Ils nous disent toute la confiance qu'ils avaient en ce photographe profondément respectueux à leur égard. Et appellent en retour, de notre part, la même confiance et le même respect. Ces portraits qui nous touchent tellement nous donnent encore, quelque quarante ans plus tard, une belle leçon d'humanisme.

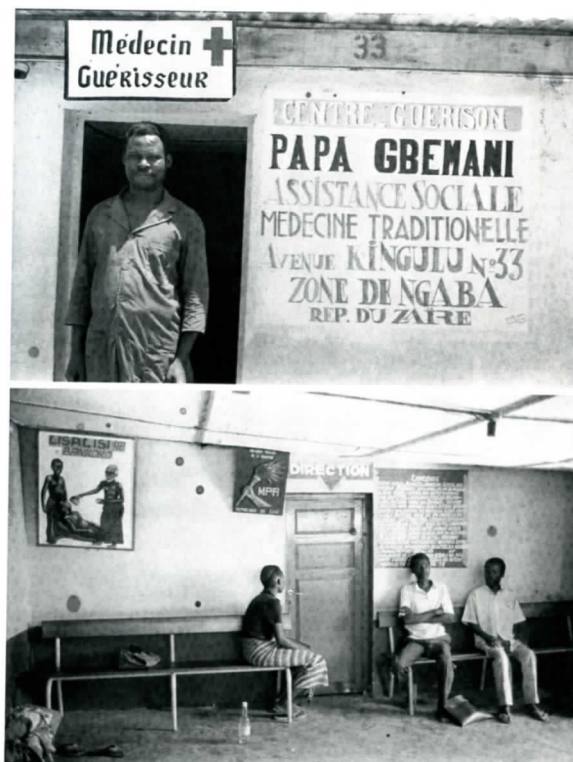
Tradipraticiens

Le mot « tradipraticien » désigne aujourd'hui le guérisseur d'autrefois, que sa connaissance de l'art de guérir a fait reconnaître par les autorités au titre d'auxiliaire de la santé. Mais sous cette appellation officielle peuvent se rencontrer autant de guérisseurs disposant d'une réelle connaissance des plantes médicinales que des charlatans abusant de la crédulité des patients. Certains d'entre eux ont suivi une formation d'infirmier ou de laborantin qui leur a inculqué quelques connaissances de la médecine moderne, à laquelle ils ont recours pour vanter les mérites de leurs potions.

Dans un prospectus publicitaire distribué à Brazzaville dans les années 1980, le tradipraticien Charles Mbemba présente ainsi le « médicament traditionnel exceptionnel composé de plusieurs plantes médicinales congolaises » qu'il a mis au point après de « longues et pénibles recherches » et qu'il appelle *tetra* :

« De très nombreuses expérimentations cliniques de Tetra faites d'abord par moi-même, ensuite par les Praticiens modernes au Dispensaire Adultes de Bacongo à Brazzaville depuis 1981 jusqu'à présent ont donné des résultats encourageants, parfois spectaculaires, dans les affections gastro-intestinales et génito-urinaires, tous les états inflammatoires et spasmodiques de ces organes. L'appareil respiratoire, l'appareil rénal, le système nerveux et le système circulatoire bénéficient également des bienfaits de Tetra. C'est dire que Tetra est spécifique dans le traitement des cas suivants : Gastrite, gastralgies, Ulcères gastro-duodénaux, Entérite aiguë ou chronique, Névralgies, Douleurs intercostales, Rhumatismes, Douleurs et Palpitations cardiaques d'origine nerveuse, Inflammation hémorroïdaire, Salpingite (inflammation des trompes et ovaires), Toux, Bronchite, Affections rénales, etc. Cependant, les essais cliniques se poursuivent sur d'autres pathologies. »

Autrement dit, *Tetra* est un médicament miracle qui soigne tout, ou presque. Le langage scientifique que le tradipraticien maîtrise pour impressionner ses clients crédules a remplacé les anciennes formules incantatoires des guérisseurs.



Le rituel *zebola*

Chez les Mongo, un des plus grands groupes ethniques du Congo vivant dans la province de l'Équateur et au nord du Bandundu, les personnes qui se sentent mal sans savoir pourquoi (les raisons sont multiples et essentiellement psychologiques) se rendent chez la guérisseuse où elles pratiquent un rituel portant le nom du mal dont elles souffrent : « zebola ».

Le rituel d'exorcisme destiné à les guérir repose sur des danses qui permettent aux malades de communiquer avec l'esprit des ancêtres pour qu'ils leur transmettent la force qui les guérira. Ce rituel est encore pratiqué chez les Mongo vivant à Kinshasa. Dans les années 1970, une guérisseuse nommée Mama Ikole, dont la clientèle est essentiellement féminine, héberge dans la cour et les dépendances de son habitation une vingtaine de femmes atteintes du *zebola*. Écrasées par les vicissitudes de la vie urbaine et restées sous l'emprise des croyances religieuses anciennes, ces femmes sont fardées de rouge sur tout le corps et portent des marques blanches de kaolin sur les joues et le front destinées à les préserver des esprits maléfiques. La guérisseuse invoque les ancêtres pour connaître l'origine du mal et savoir quelles plantes permettent d'en guérir.

Les femmes vivent dans la cour comme au village, entretiennent les lieux, s'occupent de leurs enfants et préparent les repas. Ce mode de vie communautaire traditionnelle, en dehors de toute présence masculine, contribue fortement à leur guérison.

Le rituel *zebola* proprement dit est un spectacle de danse qu'elles donnent certains dimanches, devant un public venu là pour y assister. Maquillées, revêtues d'une jupe de raphia, coiffées de plumes de pintades, elles balancent leur corps au rythme du tambour et des claquements de mains. Puis tour à tour, chacune d'elle entame une danse de communion avec les ancêtres qui l'envoutent.

L'ensemble du processus thérapeutique associe la vie communautaire traditionnelle à l'écart des soucis de la vie moderne, l'isolement dans un enclos paisible et exclusivement féminin où les malades entre elles s'adonnent aux tâches ménagères les plus ordinaires, la danse, la transe et l'envoutement. Un mélange surprenant mais efficace de croyances traditionnelles, de retrait du monde et de dynamique de groupe.

Mama Ikole est aussi une organisatrice de talent. Elle a pris l'initiative de créer une association de danseuses qui regroupe ses anciennes malades les plus douées pour la danse ou qui ont la plus belle voix. Le groupe qu'elle préside a acquis une certaine notoriété dans la capitale. Il anime des manifestations officielles et est à l'affiche de bars célèbres. Le titre de gloire de l'école de danse de Mama Ikole est d'avoir formé les danseuses qui ont accompagné la star de la rumba congolaise Tabu Ley Rochereau (1940 – 2013) lors de sa tournée européenne.



Mayele

Dans les années 1970, Mayele Wawa perpétue à Kinshasa les danses et rites des tribus riveraines du lac Maï-Ndombe, dans le Bandundu.

Mayele a été initié par sa tante qui, ayant compris qu'il a « le don », lui a fait découvrir les remèdes et les plantes médicinales et lui a enseigné les danses et les rites de possession. Installé comme guérisseur à Kinshasa, Mayele traite en quinze ans près de sept cents malades, tous originaires de la Maï-Ndombe. Il se dit capable de soigner toutes les maladies si les *bilima*, les esprits des ancêtres qui vivent dans les eaux du lac, lui indiquent la façon de traiter le malade et lui permettent de découvrir les *elima*, les esprits sorciers qui lui ont jeté un mauvais sort. Il traite un grand nombre de maux que les médecins des hôpitaux ne parviennent pas à guérir : maux de dos, de reins, de poitrine, de ventre ; impuissance et stérilité ; lourdeurs de la tête et des jambes ; fièvre, saignements de nez, palpitations, fatigue, amaigrissement, paralysies. Et pour les enfants : difficultés d'apprendre à parler ou à marcher.

Mayele héberge un ou deux malades au maximum. Chaque famille doit fournir la nourriture quotidienne du malade, du guérisseur et de son épouse, une natte pour s'asseoir et dormir et du tissu rouge pour le pagne. Mayele interroge le malade, sa famille et ses amis pour connaître le nom du sorcier qui aurait jeté un sort. À défaut d'obtenir une réponse, il suggère un nom et convainc la famille de l'accuser de sorcellerie. Le malade entré chez Mayele a le crâne rasé. Son visage est enduit au *pembe* (kaolin) pour qu'il soit constamment au contact des *bilima*. Pour le mettre à l'abri des *elima*, Mayele lui applique sur le corps du *ngula*, de la poudre d'écorce rouge diluée dans de l'eau. Le malade se lave plusieurs fois par jour à l'eau traitée avec une plante magique. Le guérisseur contrôle les visites pour le tenir à l'abri des contacts affaiblissants.

Après deux semaines de traitement, Mayele organise une cérémonie pour marquer le retour à la vie normale. Le malade guéri, le corps enduit de *pembe*, reste à l'écart. Outre Mayele, son épouse, ses assistantes et trois musiciens, la cérémonie réunit la famille du malade, ses amis, des anciens malades guéris et une dizaine de personnes venues librement pour le plaisir de danser, de chanter ou de la transe. Tous sont originaires de la Maï-Ndombe.

Mayele danse. L'assistance comprend la symbolique de ses pas, exprimant la souffrance du malade et la façon dont les *bilima* sont intervenus pour le désenvoûter. Les musiciens entament le premier mbunda, un chant qui appelle les *bilima*. Devenue collective, la danse emmenée par Mayele incite le *bilima* à se manifester. Celui-ci fait pousser des cris extatiques et entraîne certains participants dans une transe profonde. Les rituels chez Mayele sont pour l'assistance un moment de communion et de plaisir. Les réjouissances se terminent tard dans la soirée ou dans la nuit, selon l'humeur des *bilima*, l'acharnement des danseurs, l'ardeur de musiciens et le stock des boissons dans le frigo.

Le lendemain, Mayele conduit le malade guéri pour le laver à la rivière et ôter l'argile blanche qui lui pare le corps.



Mayele

Les malades entravés

Chez les guérisseurs de village comme chez ceux qui opèrent dans les villes, les malades sont contraints de demeurer plusieurs semaines dans l'enclos ou la cour du guérisseur jusqu'à ce que celui-ci les déclare guéris.

Le malade étant possédé par les mauvais esprits, il faut l'empêcher de retourner chez lui afin de protéger sa famille mais aussi lui-même s'il s'avère qu'un de ses proches lui aurait jeté un mauvais sort.

Cette contrainte prend la forme d'une entrave qui enserme les pieds du malade. En brousse, l'entrave traditionnelle est un tronc d'arbre dans lequel on a creusé un trou par où passent un ou les pieds du malade. Une pièce de bois transversale l'empêche de se dégager. En ville, les malades sont attachés par une chaîne à une lourde pièce de machine ou à un pneu de camion.

L'entrave est douloureuse. Néanmoins, elle est acceptée par le malade qui sait qu'elle est nécessaire à sa guérison.

Mandefu, guérisseur en maladies mentales

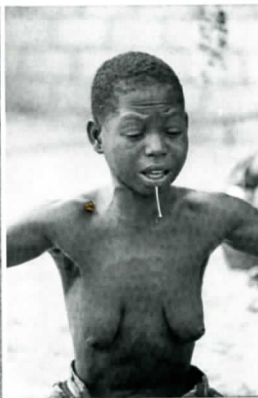
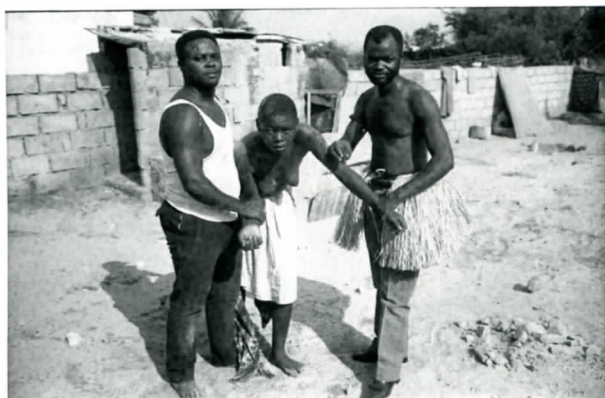
Une enseigne publicitaire fichée au bord de la chaussée frappe l'attention : « Mandefu expert guérisseur en maladie mentale ». Le guérisseur a une quarantaine d'années. Il est svelte, il a le regard mobile, ses muscles sont saillants. Il a le goût des vêtements propres et bien taillés. Il porte les noms patronymiques de Nganga Buka Kisoma Badiata Mandefu.

Mandefu prétend détenir un pouvoir exceptionnel lui permettant de découvrir les causes et l'origine de la maladie mentale et d'en connaître les remèdes. Ce pouvoir lui a été donné quand les esprits de son ancêtre Nganga Bukia et de son oncle Badiata, guérisseurs fameux en leur temps, ont pris possession de sa personne pour lui transmettre leur puissance magique et leurs noms qui en sont le symbole. Ils lui ont communiqué quelles étaient les plantes médicinales qu'il devait utiliser.

Mandefu détient des fétiches qui sont à la fois ses emblèmes de guérisseur et des objets sacrés où s'incarne son pouvoir : une jupe en raphia qu'il noue autour de la taille par dessus ses vêtements et un bracelet torique en peau de python, fixé au bras droit et bourré de poudres et ingrédients magiques.

Selon Mandefu, les personnes atteintes de troubles mentaux sont sous l'influence d'esprits malfaisants. Elles se répandent en propos incohérents, gesticulent de façon inconsidérée, sont sujettes à des transes ou plus simplement ont un comportement social insolite. Mandefu affirme que l'agression sorcière est toujours provoquée par un membre de la famille ou de l'entourage de l'ensorcelé. Il dit ne pouvoir traiter le malade qu'après avoir deviné qui est le responsable de l'envoutement.

Mandefu héberge en permanence de quinze à vingt malades mentaux. Selon les cas, la durée de l'hospitalisation varie de un à trois mois. De la centaine de malades qu'il soigne par an, Mandefu estime en guérir plus de septante. Le comportement et les attitudes des malades hébergés chez Mandefu sont variés. La plupart du temps rien ne se passe dans la cour où règne le calme, à moins qu'une crise ou une transe ne sortent un malade de sa torpeur. Des heures durant, chacun demeure inoccupé, accroupi, allongé sur une natte ou affalé à même le sol, parfois même juste à côté de la décharge. Mais les entraves, les lourds fers posés aux pieds de certains d'entre eux révèlent brutalement que cette quiétude apparente peut déboucher sur l'agitation et la violence.



Mampuya le prophète

Daniel Mampuya Mpase est touché par le christianisme encore enfant. Il lit la bible. Il aime prier. Ses proches disent qu'il est habité par le Saint-Esprit. Lorsqu'il parle à ses compagnons, il cherche à les convertir. Ses sermons ont un caractère politico-religieux. En un rêve prémonitoire, il voit les blancs, responsables de toutes les injustices, quitter le Congo à pied.

Les administrateurs coloniaux voient en Mampuya un rebelle, les missionnaires un suppôt de satan. Les uns et les autres ne tardent pas à demander son arrestation. Pour leur échapper, Mampuya s'enfuit au Congo Brazzaville. C'est en ce pays que, visité par Dieu, il reçoit la révélation de son rang de prophète et que lui est octroyé le don de guérir. Mampuya entame son apostolat.

En 1960, quand son pays accède à l'indépendance, il revient s'installer à Kinshasa où, depuis lors, il exerce sa mission en toute liberté, entouré d'une vingtaine de disciples. La plupart sont d'anciens malades, hommes et femmes qu'il a guéris et qui demeurent en permanence auprès de lui, tout à sa dévotion. Son entourage vante les mérites de Mampuya et le présente comme un faiseur de miracles capable de guérir les malades, éliminer les sorciers et ressusciter les morts.

Chaque dimanche, Mampuya organise une cérémonie exaltante. On y prie, on y chante, on y danse. Mampuya écoute des confessions et délivre les possédés de l'emprise sorcière en faisant vider des seaux d'eau bénite sur leur tête.



Un office chez le prophète Mampuya. Au milieu de l'assistance, les seaux et bouteilles d'eau bénite.

Une confession publique entendue chez Mampuya

Mampuya — Qui vous a ensorcelée ?

La femme — Mon mari.

Mampuya — Comment vous déplacez-vous ?

La femme — Dans un avion qui est une luciole pilotée par mon mari et dans laquelle nous sommes parfois plus de cinquante.

Mampuya — Combien de personnes avez-vous mangées ?

La femme — Six. Trois adultes et trois enfants.

Le frère de la femme est dans l'assistance. Il intervient et demande :

Le frère — Grande sœur, donnez-nous les noms des trois adultes que vous avez consommés.

La femme cite trois noms.

Mampuya — Et qui étaient les enfants ?

La femme — C'étaient mes petits fils.

Mampuya — Combien avez-vous d'enfants ?

La femme — Je n'ai qu'une fille qui met au monde les enfants que je mange.

Le frère intervient à nouveau pour expliquer qu'au village, on n'avait jamais soupçonné sa sœur d'avoir provoqué ces six décès. On en tenait pour responsable un fonctionnaire qui avait reçu un avancement important.



Le prophète reçoit la confession d'une enfant sorcière.

Le Sabbath Kerek des Bapostolo

Parmi les nouvelles églises indépendantes africaines qui mêlent les rituels coutumiers et les croyances chrétiennes, l'église apostolique de John Maranke (ou Marange) est fondée dans l'ancienne Rhodésie (actuel Zimbabwe) en 1932. Son fondateur aurait reçu la visite des anges qui l'auraient invité à créer sa propre église. Celle-ci essaime dans toute l'Afrique centrale où elle compte environ 150.000 membres au début des années 1970 et probablement un million aujourd'hui. Les fidèles de cette église, qu'on appelle *Vapostori* ou *Bapostolo*, construisent leur vie spirituelle en s'inspirant de celle des apôtres du Christ.

L'église apostolique, comme certaines églises baptistes et adventistes, pratique le Sabbath. Elle considère que le corps de l'apôtre est le temple de Dieu, c'est pourquoi le culte, appelé *Sabbath Kerek* (*kerek* est un mot d'origine afrikaner signifiant « église ») est pratiqué en plein air, dans les champs en dehors de la ville, comme ont pu le faire les premiers chrétiens. Le rassemblement à l'extérieur permet aux apôtres d'être plus proches de la création divine. Le mot *kerek*, clamé à plusieurs reprises par l'assemblée avant un chant ou une prière, est une déclaration d'authenticité et de respect à l'égard des premières églises chrétiennes.

Le rituel est entendu comme une théologie créative et vivante. Il exerce une fonction de purification, qui permet aux apôtres de faire l'expérience de l'entrée au Paradis. La pureté est symbolisée par le port de robes blanches semblables aux vêtements des anges qui seraient apparus à John Maranke. La liturgie n'est pas fixée et peut prendre différentes formes à chaque réunion.

Le rituel commence par un examen préliminaire vérifiant que chaque membre de la congrégation est prêt pour le culte et qu'il applique correctement la doctrine de l'église apostolique. Ceux qui sont dans le péché doivent rencontrer les évangélistes qui vont recevoir leur confession publique et leur donner des conseils et des instructions de bonne conduite. On vérifie aussi les habits portés par les fidèles.

Les apôtres s'asseyent pour le *kerek*, les femmes à l'ouest et les hommes à l'est, en deux rangées qui se font face de part et d'autre d'une aire centrale réservée aux prédicateurs et à ceux qui vont diriger les chants. Le culte alterne des prêches, des prières, des chants et des psalmodies. Le chant est considéré comme un moyen d'invoquer l'Esprit-Saint et de soutenir l'éducation morale des fidèles. Il peut être entonné spontanément par l'assemblée durant le prêche, ou par un des prédicateurs. Il peut parfois donner lieu à des guérisons par la suggestion. La qualité du chant dépend de la pureté à laquelle tendent les apôtres par leur bonne conduite morale. Le chant peut se transformer progressivement en psalmodies extatiques qui favorisent les expériences visionnaires.